

Témoignage de Jeanne Zinenberg

Jeanne Schwok, qui prendra par la suite le nom de famille Zinenberg, naît à Ozorków, en Pologne, le 2 janvier 1926. Sa famille part s'installer en France durant les années 1930, d'abord à Annemasse, puis à Bonneville, près de la frontière Suisse.

Ma famille est donc originaire de Pologne. Et moi je suis née le 2 janvier 1926 à Ozorków, et en, ma sœur est née en 1928. Et c'est après la naissance de ma sœur que mon père est parti tout seul, dans l'espoir de rejoindre sa famille qui habitait déjà depuis très longtemps en Suisse. C'est-à-dire ses deux oncles. Mon père avait une particularité singulière, vraiment, son père et sa mère étaient cousins germains et s'appelaient Schwok tous les deux. Donc à Genève, il avait une double famille : celle de son père et celle de sa mère. Et, il voulait donc s'installer en Suisse.

Quand il est arrivé, ça devait être début 29, les Suisses ne voulaient déjà plus de Juifs. Donc, il s'est installé à la frontière Suisse à Annemasse.

En 1930, je pense – ou 31, je ne peux pas vous dire exactement – ma mère a rejoint mon père parce que pendant deux ans il a mis de l'argent de côté pour pouvoir faire venir sa femme et ses enfants.

Donc mon père s'est installé à Annemasse où il était tailleur, parce que vous savez que les étrangers en France n'avaient pas le droit de travailler pour quelqu'un d'autre. Donc ils étaient obligés d'avoir un commerce ou de travailler pour eux-mêmes. Et il était un tailleur, il avait un atelier. Je me rappelle encore de cet endroit où on habitait. Alors c'était deux grandes pièces, et puis on avait des énormes lits dans une chambre et on dormait tous là-dedans.

Et mon frère est né en 1932, à Bonneville. Parce qu'après, je sais pas pour quelle raison, on a déménagé à Bonneville. Et nous avons vécu jusque, pendant la, jusqu'au moment où on a été obligé de partir pendant la guerre, à Bonneville. Mais je ne sais pas pourquoi mon père a été à Bonneville, je ne peux pas vous le dire. Enfin là-bas il avait un magasin où il était tailleur. Et puis, au bout de quelques années, ma mère, qui était une femme extraordinairement..., ils avaient une vie difficile probablement, matériellement, je ne me souviens pas, parce que les enfants, c'est pas ça qui vous frappe vraiment, hein ? Et elle a commencé un jour à acheter des petits coupons et à fabriquer des petits tabliers de cuisine. Et puis un jour elle a dit :

- Eh bien, je vais les vendre.

Elle les a vendus. Elle a commencé un commerce comme ça, qui est devenu très florissant avant la guerre et, puisque moi je me rappelle qu'à dix ans c'est moi qui faisais le courrier commercial, le courrier fiscal et tout. J'étais la seule qui sache vraiment le français dans la famille. Et c'est une de mes petites filles d'Annemasse, qui s'appelait Jacqueline, et qui m'a appris vraiment le français. Parce que j'ai pas été du tout à l'école avant Bonneville. Et, c'est elle aussi qui m'a appris que l'amitié ça existait, parce qu'elle nous emmenait dans son jardin, nous les petites étrangères, pour aller chercher des œufs de Pâques. Vous savez à Pâques, en Haute-Savoie, on peint des œufs et on les met partout. Et alors je trouvais ça extraordinaire ces œufs, tout jolis, tout peints. Et ma mère elle comprenait pas du tout pourquoi on nous donnait tous ces œufs, parce que c'était pas du tout une coutume polonaise.

42 Et puis alors après il y a eu la guerre évidemment, alors on n'a plus vu la famille parce qu'on
43 avait plus le droit de bouger. Au début c'était pas..., au début, c'était terrible, parce qu'on
44 perdait la guerre. Oh, il faut vous dire que moi j'avais été frappée d'une maladie épouvantable,
45 qui s'appelle l'amour fou d'un pays qui n'est pas le vôtre. Si je me suis fait appeler « Jeanne »
46 en souvenir de Jeanne d'Arc. C'est quand même parce qu'elle avait sauvé la France des
47 Anglais, hein ? Et moi j'étais une patriote. J'aimais ce pays. Mon père et ma mère, on aimait
48 ce pays à la folie. Mon père disait toujours :

49 - Heureux comme Dieu en France !

50 Et, on a vraiment aimé ce pays, d'amour, parce qu'on a eu la possibilité... Les gens n'ont pas
51 été hostiles envers nous. Ils n'ont pas non plus été chaleureux, parce que en Haute-Savoie on
52 n'est pas chaleureux. On reçoit pas les gens qu'on connaît pas. J'ai jamais eu une camarade à
53 l'école qui m'a dit : « Viens chez moi ! » Mais elle disait pas « Viens chez moi ! » à quelqu'un
54 d'autre non plus ! Donc c'était pas discriminatoire. Et mes parents ont dû être dans une
55 solitude épouvantable par contre, parce qu'ils étaient coupés de tout : de leur culture, de leur
56 famille. Et puis les nouvelles vite sont devenues terribles en 39. On a commencé à avoir les
57 premières nouvelles de Pologne. Et je me souviens très bien que la première personne qui est
58 morte dans la famille. C'était le 2 septembre 1939 : ma dernière tante, la dernière sœur de
59 ma mère. Dont je me souviens, qu'est-ce qu'elle était ? Elle avait peut-être onze ou douze ans
60 quand on a quitté la Pologne, qui est morte de la fièvre typhoïde. Et après on s'est dit, quelle
61 chance elle a eu d'être morte ce jour-là, parce qu'elle n'a pas eu toutes ces horreurs qui sont
62 arrivées aux autres.

63 Et on écoutait la radio. Mon père avait acheté une des premières radios de Bonneville et alors
64 moi j'étais une fan de la radio. C'est là que j'ai appris que la musique existait en fait parce que
65 quand tout le monde était couché le soir. Moi j'ai toujours été un oiseau de nuit. J'écoutais
66 des concerts à la radio et j'écrivais ce qu'il me plaisait d'écrire. Et alors, par la radio, j'étais
67 tout à fait au courant et c'est moi qui expliquais à mes parents, puisque eux ne comprenaient
68 pas toujours bien ce qui se passait. Et c'est moi qui ai presque obligé toute la famille à prendre
69 conscience du danger mortel dans lequel nous étions quand même. Parce que rien que
70 d'entendre la voix d'Hitler – je comprenais pas l'allemand mais je comprenais le Yiddish –
71 hurler à la radio, moi ça me terrifiait tellement. Et puis quand on a perdu la guerre, quand les
72 Allemands sont rentrés à Paris, ça a été un jour je crois que j'ai pleuré toute la journée. Ma
73 mère d'ailleurs elle pensait que j'étais folle, parce qu'elle disait :

74 - Mais enfin il n'y a aucune raison que tu pleures comme ça !

75 C'est quand même pas, bon... Et j'ai compris avec l'instinct que j'ai que toute notre vie allait
76 basculer à partir de ce moment-là.

77 ***La France est envahie par l'armée allemande en 1940. Le gouvernement français de Vichy, qui***
78 ***collabore avec l'occupant nazi, ne tarde pas à mettre en place des lois antijuives.***

79 On a quitté l'école, hein, parce qu'on n'avait même pas le droit d'y aller. J'avais quinze ans, et
80 mon petit frère et, ma sœur étaient enchantés.

81 Les Juifs ne devaient plus fréquenter l'école. C'était pas la peine puisque de toute façon, pour
82 ce que l'on en avait à faire de nous. Et euh.... Mais c'est vrai que, même en troisième, j'aurais
83 pas dû devoir y aller. Mais mes professeurs m'aimaient beaucoup et on m'a quand même



Ma rencontre avec des témoins

84 laissée aller jusqu'à la troisième. Et je dois dire qu'un de mes professeurs, qui s'appelait
85 Madame Delmaze, m'a fait venir un jour chez elle, et m'a dit :

86 - Dis-moi, est-ce que tu es juive ? Parce que si tu es juive, il faut qu'on te cache parce qu'ils
87 vont faire des choses terribles !

88 Et, moi je lui dis :

89 - Mais Madame Delmaze, : oui je suis juive. Mais vous oubliez une chose. Ça sert à quoi de me
90 cacher, moi, si ma famille a des ennuis ? C'est pas possible !

91 Et c'est là que j'ai compris qu'il fallait qu'on parte.

92 *En 1942, face au danger que la famille soit prise dans une rafle et déportée, Jeanne Zinenberg*
93 *décide de fuir en Suisse avec son frère et sa sœur.*

94 Ma tante a été raflée au Vél d'Hiv. Sa petite fille a eu la vie sauve parce que, la veille du jour
95 où elle a été arrêtée, elle l'a donnée à des gens qui voulaient bien cacher un enfant juif – que
96 nous avons fait nommer Justes d'Israël – et ça a sauvé la vie de la petite. Mais à ce moment-
97 là, nous savions que nous étions en danger. Il faut pas oublier que c'est en 42 que la zone libre
98 a été envahie. Et il fallait partir à ce moment-là. Et après nous ne pouvions plus bouger du tout
99 parce que nous étions aussi dans la zone de frontière hein. Et c'est moi, j'ai dit à mes parents :

100 - Il faut partir. Moi je ne resterai pas là, je ne peux pas.

101 Mon frère, ma sœur et moi nous sommes partis tout seuls en Suisse, parce que nous avons
102 des cousins qui habitaient à Annemasse qui, eux, étaient Suisses, mais qui venaient, étaient
103 réfugiés de Paris. Et ils nous ont dit :

104 - Il faut absolument partir !

105 Et mes parents ne voulaient pas partir. Parce que mon père disait :

106 - Nous n'avons jamais rien fait de mal à personne et il n'y a aucune raison pour qu'on nous
107 fasse quoi que ce soit !

108 Et moi je lui disais :

109 - Non, papa ! C'est pas du tout comme ça. Ça va devenir quelque chose de terrible et il faut
110 partir.

111 Et un beau jour, parce que moi j'étais vraiment un carafon hein, j'ai pris mon petit frère et ma
112 petite sœur sous mon aileron. On a pris l'autocar qu'on n'avait pas le droit de prendre pour
113 aller à Annemasse, qui était zone interdite. On a mangé chez ma..., la cousine de mon père, et
114 c'est eux qui nous ont indiqué par où nous pouvions passer la frontière.

115 Et il y avait un grand champ, tout à fait à l'air libre. Et tout au bout il y avait le ruisseau, le
116 fameux ruisseau, qui était – si on le franchissait – c'était le Rubicond hein. Et alors, alors bon,
117 alors moi j'ai expliqué à ma sœur qui était une enfant extrêmement timide – j'en parle au
118 passé parce qu'elle décédée – une enfant extrêmement timide, extrêmement peureuse, tout
119 le contraire de moi. Et à mon petit frère pour qui j'étais Dieu en personne. Et je lui aurais dit
120 de traverser le feu, il l'aurait fait. Je lui ai dit :

121 - Tu sais, vous allez vous mettre chacun de chaque côté de moi. Nous allons courir, courir,
122 courir de toutes nos forces jusqu'au ruisseau. Si on nous tire dessus – ce qui était pas

123 improbable, hein, parce qu'il y avait quand même les gardes-frontières –, si quelque chose, il
124 faut que celui ou celle qui reste, ou les deux doivent aller quand même jusqu'au ruisseau !

125 Et quand on est arrivés devant le ruisseau, j'ai eu la plus grande peur de ma vie, parce que
126 devant moi, il était tout petit ce ruisseau. Il était à peine plus grand que cette table. Et on était
127 au bord français. Et devant moi, un immense soldat vêtu de gris, avec un casque. Et alors je
128 suis presque tombée évanouie. Je me suis dit : (Je ne sais pas comment j'ai fait.) « Mais, devant
129 moi, il y a un soldat allemand, et nous sommes perdus ! »

130 Et j'ai dû passer, devenir tellement pâle, que cet homme – je vous disais que j'avais rencontré
131 un brave homme en rentrant en Suisse – qui était là pour nous empêcher de rentrer en Suisse,
132 il m'a tendu la crosse de son fusil, et il m'a dit :

133 - N'ayez pas peur, Mademoiselle, sautez dans le ruisseau et vous êtes en Suisse.

134 Mon frère tremblait, ma sœur aussi. Moi j'étais tellement surexcitée, que je ne sais plus, peut-
135 être qu'il nous a parlé, mais il nous a amenés. Je ne sais combien de temps ça a duré le chemin,
136 jusqu'à une espèce de..., Ça devait être, euh, je sais pas, un poste frontière. Je ne sais pas moi.
137 Une espèce de truc en bois. Je ne sais pas pourquoi j'ai décidé dans ma tête que c'était en
138 bois. Et, là, il nous a amenés. Alors on a été interrogés par des gens.

139 Alors c'est là que je leur ai dit que nous avions de la famille en Suisse, parce que, moi, je l'ai
140 appris après. Et c'est mon frère qui l'a appris : par le dossier, justement, qu'il a eu de la police
141 suisse, qui à un moment donné, voulait nous refouler immédiatement, les trois enfants. Je ne
142 sais pas. Il a dû se passer quelque chose. Le fait, peut-être, que j'aie dit qu'on avait de la famille
143 suisse. Et je pense aussi qu'il y avait peut-être, aussi, un journaliste quelque part qui est arrivé
144 quelque part. Parce que le lendemain, dans les journaux, le journal, il est arrivé un article où
145 on a dit :

146 - Trois héroïques petits Polonais ont traversé la frontière.

147 Et la première nuit qu'on a passé là, puisque ça, ça m'a quand... : c'était un souvenir aussi ça !
148 On était couchés sur de la paille. Pour quelle raison ? Il y avait pas le moindre petit endroit, un
149 petit matelas, quelque chose. Nous n'étions quand même que des enfants. Je n'ai vu personne
150 d'autre. On nous a mis à part. Mon frère et ma sœur ont dormi. Et moi j'ai pas pu du tout
151 dormir de toute la nuit.

152 Vous savez, quand quelqu'un a un grand choc, comme ça nous a fait un grand choc. Moi j'avais
153 la responsabilité de mon frère et de ma sœur. Quand tout a ça a été fini, c'est comme si toutes
154 mes forces m'avaient abandonnée. Et je ne sais pas pourquoi je ne suis pas morte, tellement
155 le choc a été violent. Et en même temps, j'ai aussi compris, que, quelque part, mon enfance
156 était finie. Et puis le lendemain, ou deux jours après, je ne sais plus, on nous a amenés chez
157 l'oncle de mon père qui a dit qu'effectivement il était prêt à nous recevoir.

158 *Deux semaines plus tard, aidés par le gendarme censé les arrêter, les parents de Jeanne*
159 *Zinenberg franchissent difficilement la frontière suisse avec l'aide de passeurs et rejoignent*
160 *leurs enfants à Genève. Inscrite dans une école de commerce, Jeanne Zinenberg vit quelques*
161 *temps à Genève avant d'être envoyée dans un camp pour réfugiées à Lucerne.*

162 Et alors, un beau matin, il y a deux inspecteurs de police qui sont venus. Et ça, je me souviens,
163 avec mon père qui nous a accompagnés à la gare. On m'a emmenée pour partir à Lucerne

164 entre deux inspecteurs de police. Et je me souviendrai de ça toute ma vie, parce que c'est la
165 seule et unique fois de ma vie où j'ai vu mon père pleurer.

166 Quand on vient vous chercher entre deux flics, faut bien dire les choses par leur nom, qu'on
167 vous accompagne dans un train pour aller dans un endroit, vous savez même pas où c'est,
168 qu'on vous sépare de votre mère, de votre père, de votre frère et de votre sœur, et ben là
169 vous commencez à vous dire : « Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? »

170 C'est ça, vous savez. On se sent tout de suite coupable quand on est entre deux flics, hein ! Et
171 en même temps j'étais tellement révoltée que si j'avais eu un endroit au monde où j'aurais pu
172 aller, je me serais échappée encore une fois. Mais où est-ce qu'on pouvait aller ?

173 À l'époque, aussi, il y avait des gens qui sont passés en Espagne, qui y ont été. Mais c'était
174 hors de notre portée ! Pis, quand vous avez seize ans, vous croyez que vous pouvez, comme
175 ça, vous balader par le monde en disant « Chouette, je prends le premier avion, machin... » ?
176 D'abord j'avais même pas la moitié d'un franc, hein. Et puis je suis arrivée à Lucerne, superbe
177 ville, dont j'ai jamais connu grand-chose d'autre que le parcours entre la gare, et l'hôtel –Tivoli
178 Hôtel – où j'ai séjourné, d'une façon peu agréable.

179 Pourquoi tout d'un coup, il fallait que j'aille à l'Hôtel Tivoli euh, « Spennen ». « Spennen » :
180 c'est frotter les parquets à la paille de fer.

181 C'est ce que j'ai fait. Je ne sais pas si c'est ce que je devais faire, mais c'est ce que j'ai fait. Et
182 j'ai toujours dit :

183 - Je ne possède qu'un seul et unique doctorat : c'est docteur ès « Spennerei » !

184 Parce que je peux vous dire que les magnifiques parquets en rosace de la grande salle à
185 manger du Tivoli Hôtel, qui est un palace, où on nous a mis uniquement pour entretenir
186 l'hôtel, et où il y avait même pas un meuble pour nous. Il y avait des, des..., des..., des lits de
187 camp. Je sais pas combien par chambre, parce que il y avait beaucoup de gens d'entassés là-
188 dedans. Et bien on a été là que pour ça.

189 Nous étions dans cet hôtel, et on avait, en principe, le droit d'aller une fois par semaine nous
190 promener en ville.

191 Nous étions cantonnées dans un ghetto autour de l'hôtel dont on avait pas le droit de sortir.
192 Et si quelqu'un nous avait vues en ville, ailleurs de la ville que je ne connais pas du tout, et
193 bien on nous dénonçait.

194 On a jamais eu la moindre relation avec personne à Lucerne. Et je peux vous dire qu'en dépit
195 de tout ça, les gens nous haïssaient... C'est assez étrange quand même !

196 *Les conditions de vie à l'hôtel Tivoli à Lucerne sont difficiles. Plusieurs personnes tombent*
197 *malades, mais les internées n'ont accès à aucun médecin.*

198 Les chefs de camp..., je pense que celui du Tivoli Hôtel, n'était pas particulièrement
199 malhonnête, mais il ne savait absolument pas... Je ne sais pas qui ils ont choisi pour mettre là-
200 dedans ! Probablement des pauvres types qui n'avaient pas de compétence. Et c'était
201 vraiment du n'importe quoi.

202 Il était incapable, et en même temps, vous donnez pleins pouvoirs à quelqu'un, parce que le
203 règlement de la « Zentral Leitung » était extrêmement bien fait : vous aviez même le droit de
204 vous plaindre ! Seulement il fallait passer par le chef du camp. C'est un peu décourageant. Et



Ma rencontre avec des témoins

205 puis ça n'aboutit jamais. Se plaindre de quoi ? Du matin au soir, on entendait plus que ce mot :
206 - Vous nous devez la vie. Vous êtes à notre charge, et vous êtes que des réfugiées !

207 Et quand, parce que là, à Genève, je l'avais jamais eu ça, dans ma vie, hein.

208 Après, il est arrivé un autre événement là-dedans, pendant le peu de temps que je suis restée
209 là, c'est qu'on y a envoyé ma mère. Un beau matin – ça c'est quand même elle qui me l'a dit
210 – ils ont fait la même chose avec ma mère qu'avec moi. Ils sont venus la chercher et mon petit
211 frère. Mon frère, on l'a envoyé près de Locarno, dans un home, soi-disant d'enfants. Et ma
212 mère, on l'a envoyée au Tivoli Hôtel. Et ma mère, à ce moment-là, était déjà une femme brisée
213 parce qu'elle avait tout perdu encore une fois de plus.

214 Elle a été libérée peut-être trois mois après mon départ, parce qu'après, moi, je suis partie du
215 Tivoli Hôtel, pour aller à Fribourg.

216 Parce que ils avaient ouvert un camp pour les jeunes filles, et qu'ils séparaient les femmes
217 d'un certain âge des jeunes filles. Je sais pas si c'est pour pas qu'elles nous pervertissent ou
218 que nous les pervertissions : j'en sais rien. Mais alors là, je me suis retrouvée avec plein de
219 filles de mon âge. On était assez nombreuses parce que c'était un grand couvent, hein.

220 Un lieu tout à fait moyenâgeux, entouré de hautes murailles, pour pas que les bonnes sœurs
221 s'en aillent probablement. Mais nous non plus on pouvait pas partir.

222 Bref, on arrive à la Chassotte. Alors la vie à la Chassotte commençait le matin à six heures,
223 avec l' « Arbeitsappel ».

224 C'était tous les matins, d'abord pour savoir qu'on était bien toutes là n'est-ce pas ? Au cas où
225 on serait parties dans un cabaret la nuit et on aurait oublié de rentrer.

226 Alors on allait à nos différentes tâches parce qu'on était tantôt de cuisine, tantôt de vaisselle.
227 Enfin tout, il fallait faire. Il faut vous dire, même les conditions d'habitation... Il y avait un
228 immense dortoir avec des séparations et deux tout petits lits avec une couverture. Cette
229 année terrible de cet hiver le plus froid de la guerre, on n'avait pas plus, non plus, que notre
230 couverture.

231 Il n'y avait pas de chauffage. C'est pour ça que les sœurs l'avaient quitté. Mais c'était assez
232 bon pour nous quand même. Et on restait des, des [...], je sais pas, peut-être une heure tous
233 les matins les pieds dans la... On n'était pas toujours bien chaussées non plus, ni bien habillées,
234 hein !

235 On n'avait jamais un moment à soi. On se lavait sur des éviers où il n'y avait jamais une goutte
236 d'eau chaude. On nous donnait pas les possibilités de..., d'être vraiment propres Et après, on
237 nous reprochait d'être sales. Si vous voulez, tout était comme ça. Euh, vous êtes des
238 mauvaises filles parce que vous faites jamais ce que font les autres filles en Suisse. Mais
239 comment elles sont les autres filles en Suisse ? Elles vivent pas comme nous non plus, hein.

240 On avait aucun droit. Vous savez ce que c'est de n'avoir aucun droit ? Et pour tout potage, on
241 recevait deux francs quarante par mois du gouv... les Polonaises recevaient deux francs
242 quarante par mois du gouvernement en exil polonais, et c'était pour qu'on puisse écrire
243 éventuellement à nos parents, si on en avait, ou pour faire de grandioses sorties si on n'avait
244 pas de parents. Deux francs quarante par mois, c'est quand même pas vraiment énorme.

245 Quand j'allais en permission, parce qu'on avait des permissions, n'oubliez jamais ce détail,
246 comme à l'armée, tous les trois mois, on avait le droit d'aller voir ses parents. Encore fallait-il
247 choisir lequel. Parce que ma mère, à la suite de ça, avait été libérée et était retournée à
248 Genève. Donc j'avais le droit, une fois tous les trois mois, avec un billet, d'aller voir ma mère.

249 *En 1944, Jeanne Zinenberg et plusieurs autres femmes sont placées au camp de réfugiées*
250 *d'Hilfikon, dans le canton d'Argovie.*

251 C'était un château en pleine campagne. Un château un peu abandonné aussi, comme de, juste
252 parce que, s'il avait été très bien on nous l'aurait pas donné. Il n'y avait pas un meuble non
253 plus. Mais il y avait cette femme, qui était quand même une femme d'une autre valeur, qui
254 nous a respectées, qui a essayé dans la mesure du possible, de nous rendre la vie un peu moins
255 moche. Et puis c'était quand même déjà fin 44. La guerre commençait à, on commençait à
256 écouter la radio tout le temps parce que les premiers camps ont été ouverts, déjà. Et elle était
257 très gentille. Elle nous... On avait une radio. On pouvait même écouter de la musique : ça je
258 m'en rappelle. Et on écoutait les nouvelles, horreur, et elle a essayé par tous les moyens
259 d'adoucir notre vie cette femme-là : ça c'est vrai. Même, je vais vous raconter. À côté il y avait
260 plein de vergers avec des cerises, mes cerises. Et, mademoiselle, elle avait pas d'argent pour
261 nous acheter des fruits, probablement. Enfin on n'a jamais mangé de fruits, ça c'est vrai. Et
262 elle a été voir les paysans du coin qui laissaient pourrir les fruits parce qu'ils avaient, ils en
263 avaient trop ou je sais pas moi. Elle leur a dit :

264 - Écoutez j'ai des jeunes filles ici. Laissez-les cueillir les cerises. Laissez-les cueillir les fruits qui
265 pourrissent sur vos arbres pour qu'elles aient des fruits.

266 Et vous savez ce qu'ils leur ont répondu ?

267 - On aime mieux que ça pourrisse plutôt qu'elles les aient.

268 Et les rares fois où on est sorties dans le village, où il y avait très peu de monde, et bien les
269 gamins nous jetaient des pierres et nous criaient « Reibeflüchtiger ».

270 Vous savez, la population suisse, dans l'ensemble, a pas été très gentille, indifférente, hostile,
271 dans les petits en, après. Quand même, je suis reconnaissante, envers ce..., cette constitution
272 suisse, qui malgré tout, et presque en dépit d'eux, nous a permis d'être des survivants. Je crois
273 que c'est tout ce que je peux dire.

274 *À partir du mois de septembre 1944, Jeanne Zinenberg peut quitter le camp d'Hilfikon et*
275 *retourner à Genève, où un proche de la famille lui fait intégrer l'École des Beaux-Arts. Elle y*
276 *reste jusqu'à l'annonce de la fin de la guerre.*

277 Le 8 mai 1945, j'étais à l'école des Beaux-Arts, et tout d'un coup, tout le monde, je ne sais pas
278 comment, a su que les Allemands s'étaient rendus. Et d'un seul coup, d'un seul, toute l'école
279 est sortie.

280 C'était, mais comment vous expliquer ça, un tel bonheur. C'est comme si, tout d'un coup,
281 cette chape de plomb qui a pesé sur nous, pendant cette guerre, pendant cet effroyable temps
282 qu'on a vécu. Les Suisses, ils ont été joyeux, parce que c'est normal d'être joyeux. Mais nous,
283 c'est comme si une chape de plomb s'était levée, et on avait le sentiment qu'on était
284 redevenus des êtres humains. Ce qu'on nous avait persuadé qu'on n'était plus.

285 On pensait partir légalement, parce que nous en plus, on n'était même pas Français. On était
286 Polonais. Le gouvernement français pouvait nous refuser de retourner en..., en France, hein.



Ma rencontre avec des témoins

287 Mais mon père avait décidé qu'il en avait assez. Je ne sais pas comment il a fait mais il est parti
288 et il est retourné à Bonneville. Et quand j'ai reçu un, de la « Zentral Leitung », un ordre de
289 regagner je ne sais quel camp parce que c'était pas du tout (...) : Hilfikon était fermé déjà ! Et
290 je devais aller travailler dans une ferme, je crois, pour faire les foin ou je ne sais pas quoi.
291 Enfin, ils avaient encore trouvé une nouvelle vocation pour moi.

292 Et là j'ai dit à ma mère :

293 - Tu vois maman, maintenant papa est là, et bien moi je vais rentrer.

294 *Franchissant illégalement la frontière pour retourner en France, Jeanne Zinenberg retrouve*
295 *son père à Bonneville. Elle apprend par la suite le décès de ses grands-parents en Pologne,*
296 *assassinés pendant la guerre, et la disparition de plusieurs membres de sa famille.*

297 Ben après c'était, c'était difficile aussi. Les gens de la famille, tous disparus. Et il faut dire aussi,
298 la douleur, non seulement de ce que vous avez perdu. Vous savez, je suis la dernière personne
299 qui se rappelle encore d'eux. Quand je serai morte il n'y aura plus personne.